

MAGGIE STIEFVATER

HÔTEL AVALLON

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Héloïse Esquié

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Première édition publiée en anglais (États-Unis)
sous le titre original *The Listeners* par Viking, New York
© 2025 by Maggie Stiefvater

ISBN 978-2-02-154047-5

© Éditions du Seuil, avril 2026, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Richard, qui rêvait de l'Avallon

« Il est une chose que vous ne trouverez jamais dans
un bon hôtel – une dispute. »

Hotel Monthly, janvier 1940

7 décembre 1961

*Jillian Pennybacker, pavillon 3
Campus William & Mary*

Chère Mademoiselle Pennybacker,

Voici l'histoire de l'hôtel que j'ai évoqué lors de la réception, cet édifice magnifique sous lequel coule l'eau magique. J'ai pensé que vous aimeriez connaître le rôle qu'y a joué votre père.

Et ne baissez pas les bras ! Les miracles, ça arrive.

Affectueusement,

*Eric Parnell
Département d'État des États-Unis
Washington, D. C.*

Première partie

À l'étage

Commande, chambre 411, 31/01/1942

New York Times

Vogue

Britannia and Eve

Modes & Travaux

2 citrons

2 croissants

2 mètres de laine moutarde (échantillon ci-joint)

1 mètre de coton imprimé (échantillon ci-joint)

La Crique du Français, Daphné Du Maurier

Sous l'éclat du soleil, Marguerite Steen

Windswept, Mary Ellen Chase

Un crayon gras

Chapitre 1

Le jour où l'hôtel changea pour toujours commença comme n'importe quel autre.

June Porter Hudson se réveilla avant l'aube dans un appartement en sous-sol, dans le cottage du personnel le plus proche des sources d'eau chaude. Elle se leva, écartant trois teckels (deux à poil ras, un à poil dur) qui se laissèrent glisser sur le sol pour la suivre à une distance polie. Elle baissa la tête pour passer sous la corde à linge tendue en travers de la chambre et en retira son corsage et ses dessous avant de les remplacer par sa couette afin de l'aérer.

À la lueur d'une unique lampe de chevet, elle enfila sa tenue habituelle : pantalon large taille haute, chemise aux manches roulées proprement, fine montre-bracelet, un trait de rouge à lèvres. Ses cheveux bruns coupés au carré lui arrivaient juste sous les oreilles, et quand elle travaillait, elle les lissait élégamment vers l'arrière à l'aide d'une pommade prévue à cet effet. Ce style était en décalage total avec les bouclettes permanentées et les robes habillées qu'on voyait dans l'hôtel, mais les Rockefeller et les Roosevelt

n'attendaient pas d'elle qu'elle leur ressemble ; une chose était certaine, avec son accent des Appalaches elle ne parlait pas comme eux. Ils étaient habitués à des hôteliers à l'accent français, si toutefois ils en avaient un, et la seule chose que savait dire June dans cette langue c'était *Vive l'empereur !*, une phrase que l'un de ses serveurs sifflait dans sa barbe chaque fois que paraissait le chef cuisinier. Cela n'avait pas d'importance. Les clients ne l'en aimaient pas moins.

Après avoir enfilé ses *babies* à petits talons, June but sans faire de bruit deux grands verres d'eau minérale devant la fenêtre de la kitchenette. En été, ce petit hublot à hauteur d'œil offrait le matin une vue grise du paillis et des buissons entourant le porche, mais à présent, en hiver, la vitre sombre ne réfléchissait que son visage (yeux écartés, sourcils arqués, lèvres aussi pragmatiques qu'un crayon). Eaudouce ; c'est ainsi qu'on l'appelait dans la région, et pourtant elle avait le goût d'une lèvre fendue et d'une bouffée de poussière. Le nom ne venait pas du goût, mais de son effet sur le corps. Quels étaient vos troubles ? Rhumatisme, constipation, stérilité, grippe ? Dyspepsie, malaria, bile, croup ? Mal du pays, physique ingrat, eczéma, goutte ? Indigestion, inflammation, apoplexie, doute ? Revues médicales et visiteurs savants débattaient de l'efficacité des sources, mais June n'y prêtait guère attention ; elle commençait et terminait toutes ses journées de la même manière, ne manquant jamais d'ingurgiter ses quatre verres d'eau minérale. Une fois qu'elle les eut vidés, elle en versa dans le bol des teckels, les nourrit de restes de viande pris dans la glacière, puis partit travailler.

Travailler, travailler. Ça ne finissait jamais. June supervisait quatre cent cinquante employés, quatre cent vingt chambres, cent soixante-neuf hectares, deux cent douze moutons Shropshire, cent dix pommiers Golden Delicious, soixante stalles d'écurie, vingt et un cottages, sept cabanes, quatre bains, trois salles d'embouteillage, et deux ruisseaux d'eau minérale. Chaque jour, il fallait répartir le

personnel, inventorier les stocks, organiser des événements, et la moindre respiration de cette lourde bête coûteuse devait être justifiée au cent près, afin que les Gilfoyle, qui possédaient l'hôtel, soient rassurés : aucune miette de leur fortune ne s'amusaient sans eux.

Le commerce du luxe : la première chose à laquelle elle pensait en se réveillant, la dernière chose à laquelle elle pensait avant de s'endormir.

Ce jour-là, le 25 janvier, l'Avallon donnait un bal tartan en l'honneur de Robert Burns, poète écossais mort depuis longtemps mais encore révééré. Flanquée de ses teckels, June avait rejoint le directeur du personnel, Griff Clemons, sur le balcon de la salle de bal afin d'assister à une répétition générale des parties techniques. C'était une salle impressionnante. Au centre, une fontaine d'Eaudouce couverte de rhododendrons sculptés remplissait l'atmosphère d'un parfum sucré de terre et de fleurs sauvages. Le plafond haut arborait une fresque de Susie M. Barstow, de l'École de Hudson River, représentant des scènes de la vie en Virginie-Occidentale. Le mur nord abritait une énorme estrade où la très glamour Geraldine Farrar avait un jour repris son rôle dans *Madame Butterfly*, qu'elle avait interprété au Met. Sur le mur sud, une cheminée récupérée pierre par pierre dans les ruines de Battlesden House, un présent offert par la succession du duc de Bedford. Au cours d'un séjour présidentiel, Grace Coolidge avait participé à la sélection des bois pour le parquet. Héritières. Présidents. Familles royales. C'était la nature du client ordinaire de l'Avallon : des êtres tellement haut sur l'échelle sociale qu'ils devaient se baisser pour laisser passer le soleil au-dessus de leur tête.

- Comment vont tes filles, Griff ? demanda June.
- Pas trop mal.
- On ne dirait pas, à t'entendre.

La directrice générale de l'Avallon et le directeur du personnel formaient un insolite duo d'employés pour un hôtel de ce standing

– une Blanche des montagnes souriante et un Noir presque aveugle – mais ils étaient tous deux arrivés là honnêtement, partis de tout en bas et ayant gravi les échelons grâce à leur travail acharné. Ils ne risquaient ni l’un ni l’autre de voir quelqu’un qui leur ressemble parmi la liste des clients.

– L’une s’est mis en tête qu’elle était amoureuse. Et l’autre ne pense qu’à se venger.

Les jumelles de Griff venaient tout juste d’avoir cinq ans.

– Donc les temps sont durs chez les Clemons, commenta June.

– Je croyais que les filles étaient censées être douces.

– Je suis douce, moi ?

Le directeur du personnel se frotta pensivement un œil, geste inconscient qui ponctuait souvent ses conversations. Ces grandes prunelles couleur noisette lui avaient épargné l’armée. L’œil gauche était ordinaire, mais le droit avait une valeur purement décorative depuis qu’une génisse irritable lui avait donné un coup de sabot quand il avait six ans. June se félicitait de sa présence. Cet homme grand et mince était son bras droit, responsable de tout ce qui se passait en coulisses, hors de la vue des clients.

– Je préfère botter en touche, patronne.

Des cliquetis, des bruits d’assiettes et des tintements venaient d’en bas tandis que le son des préparatifs de la fête s’échappait du Grotto. Des trilles et des gémissements s’élevaient de la fosse de l’orchestre. En général, les soirées Burns étaient plutôt simples, bal traditionnel de salon avec violon, cornemuse et haggis, mais celui de l’Avallon proposerait un orchestre au complet, un groupe de cornemuses new-yorkais engagé pour l’occasion, un dîner en cinq services, et pléthore de boissons. Le bal proprement dit devait se prolonger jusqu’à 4 ou 5 heures du matin.

D’ordinaire, pour l’Avallon, il se serait agi d’un événement hors saison de petite envergure. Cette année, bien entendu, c’était autre chose. Ce serait la première soirée depuis que M. Francis Gilfoyle,

propriétaire de l'hôtel et mentor de June, était mort, le 7 novembre, s'écroulant devant un ascenseur au troisième étage. Et le premier depuis que les Japonais avaient attaqué Pearl Harbor, le 7 décembre, précipitant l'Amérique dans la guerre. Par conséquent, la soirée Burns était plus qu'une simple fête. C'était une *décision* : y aurait-il encore des soirées en une période pareille ? L'*Hotel Monthly*, une publication réalisée par et pour les professionnels, avait récemment publié un dossier de six pages (« Définir le luxe à l'américaine ») présentant l'Avallon comme un modèle que peu pouvaient espérer atteindre un jour, mais sur lequel tout le monde ferait bien de prendre exemple. Sa position sur la conduite en temps de guerre ne pourrait être que remarquée et imitée.

Et June avait pris la décision suivante : depuis des décennies, les présidents, les dignitaires étrangers, les précurseurs et les décideurs comptaient sur l'Avallon pour leur offrir un havre où le passé et l'avenir s'effaçaient, remplacés par un présent immuable, insouciant. Hésiter aurait brisé ce charme pour toujours.

La fête devait continuer.

Une voix s'éleva d'en bas.

– Patronne, c'est vous que j'entends ?

– Je suis là, répondit June. Qui parle ? Johnny ?

– Oui. Vous pouvez voir les attaches de là où vous êtes ? Elles sont bien alignées ?

Elle prit un accent écossais, pour Burns.

– Aye, mon brave.

Johnny entra dans son jeu.

– Aye, ma bonne dame ! On aura terminé dans un petit instant.

La nuit précédente, à 3 heures du matin, quand elle avait enfin réussi à se retirer dans son humble bureau derrière la réception pour grignoter un bout en guise de dîner (poulet froid, pommes de terre glacées au citron, reste de pilaf), elle avait approuvé une commande de trente mille dollars de linge de maison, nappes en

nylon, draps et élastiques, des articles qui, prévoyait-elle, se feraient bientôt rares, même si la guerre se terminait d'ici l'été, comme le prédisaient certains. En finalisant les commandes, elle avait eu la sensation de signer la déclaration de guerre. Elle s'était efforcée d'éviter d'y penser jusque-là : elle n'arrivait pas à supporter l'image de Sandy, le bébé de la famille Gilfoyle, en uniforme. Edgar David Gilfoyle, le débonnaire fils aîné de M. Francis, héritier de l'Avallon, avait dit à June qu'il ne pensait pas que l'hôtel serait réellement affecté. C'était peu après Pearl Harbor et un mois, environ, après l'enterrement de son père. Ils étaient au lit ensemble – une situation qui s'était déjà produite mais n'était pas censée se reproduire – et Gilfoyle promenait une rose épanouie, de couleur rose, prise dans le bouquet sur la table de chevet, d'un point couvert de sueur entre ses seins à un point couvert de sueur en dessous de son nombril. *La guerre n'arrivera pas jusqu'à l'Avallon*, lui avait-il affirmé. *Comment pourrait-elle seulement nous trouver ?*

Et jusqu'ici, les faits lui avaient donné raison. La guerre n'avait qu'effleuré les montagnes : le 150^e régiment d'infanterie de la Garde nationale avait été transféré dans la zone du canal de Panama et des bureaux de conscription étaient apparus dans quelques rues des villes minières. Ce dernier point avait forcé June à reconsidérer la façon dont elle cataloguait auparavant son équipe. Des attributs auparavant neutres se muaient en atouts. Son meilleur menuisier boitait, il manquait quelques doigts à son réparateur de chaudière, son réceptionniste le plus aimable avait, par chance, les séquelles d'une tuberculose miliaire. Griff n'avait qu'un œil. Petits répits.

– Nous y voilà, lança Johnny (plus de quarante ans, trop vieux pour la conscription). Patronne, si vous voyez quelque chose se détacher, vous criez.

– Aye.

– Aye !

June appuya ses coudes sur la rampe du balcon et attendit. Griff, qui n'adoptait jamais une posture aussi relâchée, se plaça à côté d'elle, le dos aussi droit qu'une traverse de chemin de fer. Au-dessus d'eux, le plafond clignota puis s'anima. Les teckels effrayés reculèrent lorsque retentit un rugissement sourd – on aurait moins dit une machine qu'un début d'orage.

– C'est pas trop grave ? demanda Griff.

– Les cornemuses couvriront le bruit, répondit June.

Comment qualifier le luxe ? Souple. Pendant une sécheresse, c'était un verre d'eau, lors d'une inondation, un coin au sec. Ce qui rendait l'Avallon luxueux un an plus tôt n'était plus ce qui le rendait luxueux à présent. Pour la soirée Burns, une célèbre décoratrice, qui se trouvait être la cliente la plus régulière de l'hôtel, les avait aidés à concevoir une surprise destinée à rappeler aux convives que, même en temps de guerre, le luxe persistait. June avait des idées très arrêtées sur le sujet et, plus tôt dans sa carrière, M. Francis, à la fois fier de sa novice issue de la classe ouvrière et désireux de défendre sa cause, lui envoyait des adversaires. Le plus récent avait été un membre de la famille Delafield, bien connue dans le milieu de l'immobilier de Nouvelle-Angleterre, qui l'avait coincée dans son bureau.

La bataille n'avait pas fait long feu :

Delafield : D'après Francis, vous avez une espèce de théorie religieuse selon laquelle le luxe et l'argent n'ont pas de rapport entre eux.

June : Enchantée aussi, monsieur Delafield. C'est assez simple, non ? L'argent, ce n'est que la sécurité. Le luxe, c'est de vivre dans l'insouciance.

Delafield : Je suis insouciant.

June : Mais bien sûr. Que voulez-vous entendre, monsieur Delafield ? Un sermon ? Entendu, je vais prêcher : la richesse se moque

de qui vous êtes au fond de vous, la nuit, quand vous n'arrivez pas à dormir. Le luxe ne s'intéresse qu'à ça ; c'est comme ça qu'on peut déterminer ce dont vous avez besoin, vous, les riches, avant même que vous ne le sachiez vous-mêmes. Vous n'avez pas remarqué que vous aviez changé de chambre, ce séjour-ci ? Le réceptionniste s'est assuré que vous n'avez pas à partager un ascenseur avec Mlle Q ; inutile de me remercier. Les femmes de ménage ont déplacé votre table de chevet pour que vous cessiez de faire tomber vos lunettes derrière. Et les garçons d'écurie savent que Commander est votre préféré, mais comme il a été un peu brusque lors de vos dernières visites, ils l'ont fait travailler à la longe pour qu'il soit tout doux avec vous cette semaine. Vous vous rappelez avoir demandé tout ça ? Il me semblait bien que non ; l'Avallon se fait un plaisir d'anticiper vos désirs. À présent, je serais ravie d'écouter vos idées sur la question, puisque c'est mon travail et que je m'emploie toujours à l'améliorer, mais en vérité, je sais déjà que vous êtes d'accord avec moi. Car vous êtes ici, avec notre luxe, et pas dans le Connecticut avec votre argent. Ça fait quand même une trotte, si l'argent et le luxe sont du pareil au même.

Delafield : Couchez avec moi.

June : Je n'ai absolument pas le temps, monsieur Delafield, mais je peux vous recommander quelques bonnes lectures.

Elle n'avait pas confondu ces avances avec une attirance en bonne et due forme. Elle l'avait simplement surpris. Les puissants oublient leur capacité à être étonnés – elle était bien placée pour le savoir car, merveille des merveilles, elle faisait désormais partie des puissants. June Hudson, montagnarde, femme, directrice générale de l'Avallon. C'était un miracle que tous ces mots puissent se combiner de la sorte. Lors de sa première conférence hôtelière, pendant le pot d'accueil, lorsqu'elle avait ouvert la bouche pour la première fois, les hommes qui se tenaient le plus près d'elle avaient *ri*. Pas

par cruauté, juste à cause du choc. Cette femme maigrichonne, cet accent à couper au couteau.

Oh, avait dit un monsieur, vous êtes la DG de l'Avallon ?

Bon sang, elle avait été plus heureuse qu'un cochon au soleil. À cinq cents kilomètres, ils avaient entendu parler d'elle. *Où allez-vous donc chercher vos stratégies ?*

L'Eaudouce regorge d'idées, avait-elle répliqué, parce que déjà à l'époque elle avait une petite idée des pouvoirs d'une légende.

À présent, l'équipe de June donnait plusieurs tours de manivelle pour abaisser un mécanisme sur mesure qui descendait par à-coups de l'emplacement où ils l'avaient coincé, près de la fresque. De ses longs bras de bois pendaient des centaines d'épaisses feuilles de papier bristol, affichant chacune un poème de Robert Burns.

Que le vent qui balaye tout, et le ciel ténébreux,

Le triste jour d'hiver,

– On dirait un chien qui tremble sous la pluie ! s'écria Johnny. Plus fluide !

La descente du mécanisme devint plus subtile. Les pages glissaient, volaient, claquaient. Elles paraissaient vivantes, organiques, avec leurs frissons spasmodiques, tel un troupeau flottant au gré du vent.

La machine se tut.

La poésie montait et descendait doucement à hauteur d'œil, comme un mobile pour enfants. En cet instant précis, c'était ça, l'aspect du luxe, avant qu'il dût de nouveau se métamorphoser. Souple.

June et Griff échangèrent des murmures indistincts. Elle avait eu des doutes, mais désormais, elle voyait parfaitement les convives s'émerveiller du mobile, immobiliser un poème dans sa descente afin de le lire à leurs compagnons, puis se remettre à danser, décrivant

des boucles lentes et rêveuses parmi les nuages de papier. June savait l'effet que ça faisait de sentir son sang se muer en champagne pétillant, elle connaissait le goût des fraises quand quelqu'un vous les faisait goûter sur ces canapés en cuir pâle. Elle aurait pu passer pour l'une de ces belles dames, l'espace d'un instant. Elle referma les doigts, comme pour tenter d'attraper un poème. Elle sentait les mots dans sa bouche.

Un tendre baiser, et puis nous nous séparons

Ah ! Elle n'aurait jamais dû retourner dans la chambre de Gilfoyle après l'enterrement. Cet *espoir* stupide. Elle savait bien, pourtant. Elle savait depuis des années. L'esprit se souvenait, le corps oubliait.

– Attention !

Un cri et un fracas, en même temps.

Un objet était tombé d'en haut, manquant l'un des ouvriers de quelques centimètres à peine. Il roula sur le parquet et vint s'immobiliser aux pieds de Johnny.

– Nom d'un chien ! s'exclama June. Elle examina la machine en quête de défauts visibles. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Mais lorsque Johnny brandit le missile, elle constata qu'il s'agissait seulement d'un barreau en bois du balcon du dessus. Elle dit :

– Le mobile s'est pris dedans ?

Quelqu'un qu'elle ne vit pas répliqua :

– Quelqu'un l'a *jeté* !

– Qu'est-ce qui est arrivé à l'autre bout ?

– Il est pourri, patronne, répliqua Johnny.

Les membres de l'équipe échangèrent des murmures : aucun agent humain n'était visible. Tout le monde connaissait les rumeurs au sujet du quatrième étage ; c'était l'œuvre d'une malveillance surnaturelle.

– Ne nous emballons pas, leur dit June.

L'origine du dégât des eaux était un mystère, mais il expliquait que la machine ait si facilement délogé le barreau.

– Hé, ho !, Griff, fais pas comme ce barreau.

Penché par-dessus la rampe, il tentait de mieux voir le balcon supérieur. Le quatrième étage était réservé aux clients à demeure, ceux qui avaient à la fois la fortune et l'envie de séjourner à l'Avalon à l'année. June les connaissait bien – c'était, en grande partie, *la raison* pour laquelle ils restaient – et aucun d'entre eux n'était a priori soupçonnable de malice ou de maladresse.

Quand June surprit l'expression de Griff, elle lui dit :

– Tu vas pas t'y mettre aussi.

Il frota son œil mort.

– Avec le décès de M. Francis, est-il possible...

Elle l'interrompt :

– L'eau ne fonctionne pas comme ça, Griff.

Même si l'on ne trempait jamais le pied dans la piscine ou les bains, il était impossible d'éviter l'Eaudouce à l'Avalon. L'eau évanescence passait dans les tuyaux à travers les murs, remplissait les fontaines et jaillissait à tous les étages. Mais elle ne jetait pas de missiles depuis le quatrième étage.

Ou du moins, pas jusqu'à maintenant.

– Patronne ?

C'était le nouveau coursier de Griff, Theophilus Morse, qui avait à peu près le même âge que June lorsqu'elle était arrivée à l'Avalon. Onze, douze ans. Trop jeune pour l'armée. Son histoire était tragique, mais en Virginie-Occidentale, la tragédie était à la portée de tous et courait les rues. En cet instant, le garçon faisait de son mieux pour reproduire la posture impeccable de Griff, mais son torse se gonflait violemment à chaque respiration. Il était venu en courant.

– Il y a le feu, Theo ? demanda June.

– Mons... Il s'étrangla, essoufflé. M. Gilfoyle a appelé...

Son simple nom suffisait à répandre une chaleur dans la gorge de June. Elle ne l'avait pas revu depuis cette fameuse nuit. Un mois. Une éternité, un instant. Elle sentait encore les pétales de rose sur sa peau.

– Ressaisis-toi, petit, dit Griff.

Theo se redressa. Ensemble ils respirèrent profondément, en miroir.

Theo put reprendre suffisamment son souffle pour finir son message.

– M. Gilfoyle a appelé.

Inspiration.

– Il quitte New York à l'instant pour une réunion qui se tient ici.

Inspiration.

– Il nous a donné la liste des participants.

Inspiration.

– Il veut que vous soyez présente.

Gilfoyle, ici, à l'Avallon, à elle.

Elle demanda :

– Qui est le client ?

– Les Fédéraux, patronne. Le Département d'État.

La bouche de Griff prit un pli étrange.

– Qu'est-ce que les Fédéraux peuvent bien nous vouloir ?

Theo hésita.

June avait découvert depuis fort longtemps que la plupart des gens ne savent pas écouter ; ils pensent qu'*écouter* est synonyme d'*entendre*. Mais ce qui est dit ne représente que la moitié d'une conversation. Les véritables besoins, désirs, peurs et espoirs se cachent non dans les mots prononcés, mais dans ceux qui sont tus, et ceux-ci forment l'essence du luxe. June était passée maîtresse dans l'art de l'écoute.

C'est ainsi qu'elle entendit un mot, non dit, entre eux. Recouvrant

la vérité d'un nuage de fumée et creusant des tranchées dans leurs cœurs.

Theo reprit :

– Ils réquisitionnent l'hôtel. Pour l'effort de guerre.

La guerre.

S'attaquant à son hôtel.

La guerre n'arrivera pas jusqu'à l'Avallon, lui avait dit Gilfoyle.

Comment pourrait-elle seulement nous trouver ?

En définitive, il suffisait qu'elle fasse la route jusqu'en haut de la montagne, et il la laisserait entrer par la grande porte.